

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Abonnement.

FOI et PATRIOTISME.

Paraissant les

1er et 15 de

Par Année.

CHAQUE MOIS.

LA GAZETTE DES FAMILLES.

Revue Religieuse, Littéraire, Historique et Agricole.

Recommandée par NN. SS. l'Archevêque de Québec, les Evêques de Montréal, d'Ottawa, de Rimouski, des Trois-Rivières, de Sherbrooke et de Saint-Hyacinthe.

Sommaire.

Littérature.

Le Bon Fils (Suite)..... 145

Histoire.

Histoire de l'Eglise (Suite)..... 148

La Mère Marie de l'Incarn. (Suite). 150

Rédaction.

Les Armes de Léon XIII..... 153

Hommage rendu au Catholicisme.. 155

Les Théâtres..... 157

Le Colonel Paqueron..... 158

Jardins..... 159

Locutions proverbiales..... 159

Liste des Abonnements payés..... 160

Littérature.

LE BON FILS.

IV.

(Suite.)

José continua donc sa route, et ne tarda pas à s'égarer au milieu de la nuit. Ayant perdu le chemin de traverse, il erra quelque temps à l'aventure, et finit par tomber dans une fosse assez profonde que l'obscurité lui cachait. Médor, accourut à ses cris, éleva de son côté de lugubres hurlements afin d'exciter la pitié de ceux qui pouvaient passer. Le pauvre animal allait çà et là, revenant toujours à la fosse où gisait son malheureux maître. Tout à coup un son lointain le frappe; il bondit, il s'élance, et atteint bientôt un cavalier. Il recommence alors ses cris plaintifs :

La Gazette des Familles

Paraît les 1er et 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages, double colonne, formant au bout de l'année un beau volume de près de 400 pages de matières variées propres à l'instruction de la famille et à charmer ses loisirs.

ABONNEMENT ; UNE PIASTRE par année, y compris les frais de poste.

Payable d'avance.

On ne s'abonne pas pour moins d'une année, et l'année de publication ne se fractionne pas.

Toute la correspondance, tant pour l'abonnement, envoi d'argent que pour la rédaction, doit être adressée directement à Mr. l'Administrateur de la Gazette des Familles, à Ottawa.

on ne les écoute pas, et, de désespoir, il se précipite au-devant du cheval qu'il harcèle. Le voyageur, qui jusqu'ici s'était peu soucie des aboiements de Médor, s'étonne de cette attaque, il s'alarme, et, ne doutant pas que le chien ne soit enragé, il lui tire un coup de pistolet. Médor est blessé ; son sang coule, mais son courage s'accroît, sa fureur augmente, et, pour récompense de son zèle méconnu, il reçoit une nouvelle décharge qui l'étend par terre.

Le voyageur s'éloigne ; mais, réfléchissant à son action, il juge bientôt plus sagement de la conduite étrange de Médor ; il revient sur ses pas, et voit ce chien fidèle se trainer péniblement dans un bois voisin. Il descend de cheval, marche sur les traces de sa victime et arrive presque en même temps qu'elle au bord de la fosse d'où sortaient de sourds gémissements. Il comprend alors sa méprise, se hâte de délivrer José, qui se plaint d'avoir un bras cassé, se rend avec lui à une auberge située à peu de distance.

Il eut soin de prendre entre ses bras le sensible Médor, qui, oubliant l'injure reçue, le couvrait de caresses pour le remercier du salut de son jeune maître.

Cependant un médecin fut appelé à l'auberge, et le bras cassé ne fut plus qu'un bras démis, au

grand contentement de José, qui soupa gaiement et jouit d'un long repos. Inutile de vous dire que Médor partagea son repos, qu'il fut caressé et soigné comme le petit enfant d'une riche dame. L'aurore n'avait pas encore paru, lorsque la porte de l'auberge fut violemment secouée. Le propriétaire, éveillé si impérieusement, s'empressa de mettre le nez à la fenêtre d'une chambre haute, dans la pensée qu'un homme d'importance voulait l'honorer de sa visite ; mais quel fut son étonnement quand il vit un individu couvert de l'accoutrement le plus comique ! Sa tête était ornée d'un bonnet de coton ; il portait une chemise par-dessus son gilet ; un caleçon lui tenait lieu de pantalon ; il avait aux jambes un bas noir et un bas bleu, et l'un de ses pieds était privé de soulier.

L'aubergiste désappointé prit cet homme pour un fou, et, le traitant comme tel, il lui cria :

— Eh ! l'ami, va porter ailleurs ta folie ; on ne réveille pas de si bonne heure les honnêtes gens.

— Pour qui me prends-tu, insolent ?

— Pour ce que tu es. Allons, à demain la conversation. Retourne vers tes semblables.

Et l'hôtelier de fermer sa fenêtre.

— Ah ! ah ! dit le tapageur, le tour n'est pas mauvais. Tu te

joues de moi, monsieur Pipion ; attends, attends.

Pan, pan... Et la porte trembla sur ses gonds.

M. Pipion, furieux, se présente de nouveau à l'air des champs, et s'écrie d'une voix menaçante :

— Si tu continues ton ivacarme je vais déverser sur ton chef sans cervelle tout l'eau de mon puits.

— Tu es vraiment plaisant, maître Pipion. As-tu fait fortune cette nuit, par hasard, et les richesses t'empêcheraient-elles de reconnaître un ami ?

— Ami précieux, en vérité... Allons, prends sans délai la grande route, ou dis-moi promptement ce qui t'amène ici. Que veux-tu ?

— Entrer.

— Pour quoi faire ?

— Une restitution.

— De la part de qui ?

— De ma part.

— A qui ?

— A quelqu'un que je soupçonne être chez toi. Allons ; ouvre vite, mon cher Pipion ; l'air est un peu vif. Nous nous expliquerons mieux dans ta boutique.

— Vieux fou ! tu radotes : reviens plus tard et laisse-moi dormir encore quelques heures.

Pipion ferma une seconde fois sa fenêtre ; mais, toujours tenu en haleine par l'inconnu qui ne cessait d'ébranler sa maison, il finit par lui verser un flot d'eau sur la tête.

Alors les pierres volèrent contre les vitres, et toute l'auberge, accourant au bruit, éclata de rire à la vue de l'assaillant.

José arriva le dernier, et aussitôt qu'il eut nommé M. Grégoire, qu'il reconnut sous son déguisement ainsi qu'à la vieille dont j'ai oublié de dire que le meunier était porteur, les armes tombèrent des mains de l'aubergiste. Tout honteux de sa conduite il s'empressa de descendre, et, ouvrant à son ami :

— Quelle comédie avons-nous jouée ? lui dit-il en l'embrassant étroitement.

— Comédie pour toi, Pipion ; pour moi c'est une autre affaire.

— Je suis désolé de cette aventure ; mais pourquoi n'as-tu pas commencé par me dire : Je suis Grégoire ?

— Ne le savait-tu donc pas ? Y a-t-il si longtemps que tu ne m'as vu, pour oublier si facilement mes traits ?

— En vérité, mon brave, tu as un aspect hétéroclite qui empêcherait même tes enfants de t'appeler leur père.

— Comment ? *hétéroclite*..... Veut-tu donc encore m'injurier ?

— Paix ! mon ami ; j'ai eu tort d'employer ce mot choisi que tu dénatures, ce mot sonore venu du grec, de cette belle langue dont j'espère te donner, un de ces jours, quelques notions, parce qu'elle pourra t'être utile, comme

elle me l'est dans mes rapports avec les savants qui me font l'honneur de s'arrêter chez moi : honneur me rapportant peu d'argent, il est vrai, vu que la science a d'ordinaire la bourse un peu garnie ; mais me procurant quelque gloire et une certaine réputation.

(A continuer.)

Histoire.

HISTOIRE

DE

L'ÉGLISE.

(Suite.)

XXXVII.— PREMIÈRE CROISADE.

Les Croisades ! Voilà un de ces mots qui, comme celui de croix dont il est tiré, est en possession d'exciter l'enthousiasme des chrétiens et les sarcasmes des impies.

Laissant le mot de côté, tâchons de nous former une idée de la chose.

Nous avons vu plus haut quelle redoutable puissance s'était élevée, avec la religion musulmane, contre la puissance catholique. Fidèle aux traditions de leur Mahomet, les Arabes avaient inondé l'Asie et l'Afrique ; ils avaient pris pied en Europe, par la Sicile, et surtout par l'Espagne ; de là ils débordèrent

jusqu'en France, et, si l'épée de Charles Martel ne les eût écrasés à Poitiers, nul ne sait ce qui se serait advenu de la civilisation chrétienne et française. Refoulé au-delà des Pyrénées, le Croissant continuait d'être redoutable. En Orient, les Turcs, vainqueurs des Arabes, mais héritiers de leur fanatisme, auquel ils joignaient plus de violence encore et une certaine force sauvage, avaient chassé les Grecs de l'Asie-Mineure, et y dominaient sans conteste.

Il était temps pour l'Europe, il était temps pour la Croix, de donner un nouvel et éclatant signe de vie ; et, si le chancre musulman ne pouvait être arraché de la société chrétienne, d'imposer du moins des bornes à ses ravages.

Les chrétiens qui étaient demeurés en Palestine y étaient malmenés et persécutés par leurs vainqueurs. Outre ces chrétiens, d'autres et en grand nombre affluaient aux Lieux saints de tous coins du monde. A leur retour, ces pèlerins racontaient, les uns avec larmes, les autres avec une sainte indignation, quels indignes traitements les chrétiens avaient à souffrir là-bas.

Un jour, parmi ces pèlerins, il s'en rencontra un plus pieux, plus ardent, plus dévoré de zèle, plus éloquent que les autres. C'était Pierre l'Ermite, prêtre de Picar-

die.... Il agit fortement sur les populations par ses récits, par ses exhortations à délivrer la Terre-Sainte. D'accord avec le pape Urbain II, Pierre prêcha partout la guerre contre les infidèles. Un premier concile se tint à Plaisance, en Italie, un autre à Clermont.

C'est dans celui-ci qu'après de nouveaux récits de Pierre et un beau discours d'Urbain, tous les assistants, entraînés et transportés, s'écrièrent : *Dieu le veut !... !* Ce cri parcourut la France et l'Europe.

Ceux qui s'enrôlaient s'attachèrent sur l'épaule droite une croix d'étoffe rouge ; d'où le nom de *croisés*.

Hélas ; cette guerre, dont le but était si légitime et qu'on appela si justement la guerre sainte, ne fut menée ni avec la sagesse ni avec l'ordre nécessaires. Des foules immenses, guidées par Pierre l'Ermite, périrent en route, victimes d'une déplorable indiscipline et d'excès plus déplora- bles encore.

L'armée sérieuse des croisés, composée de 600,000 hommes, commandés par des princes illustres et de grands capitaines, à la tête desquels était Godefroy de Bouillon, fut bientôt entravée par les fourberies d'Alexis Comnène, empereur de Constantinople. Les rivalités des chefs lui nuisirent aussi beaucoup. Après

une alternative de succès et de revers, ces 600,000 hommes n'étaient que 25,000, quand ils arrivèrent devant Jérusalem.

Au bout de cinq semaines de siège, la ville fut prise, et Godefroy de Bouillon, non le plus puissant parmi les princes, mais le plus brave, le plus sage, le plus honnête et le plus pieux, fut unanimement choisi pour roi.

On le conduisit à l'église du Saint-Sépulcre, où il fut proclamé... Comme on voulait qu'il mit sur sa tête une couronne d'or : "A Dieu ne plaise, dit-il, que je porte une couronne d'or, là où mon Dieu a été couronné d'épines !"

Les historiens ennemis de l'Église,—et le nombre, hélas ! en est grand,—ne manquent pas de s'arrêter avec complaisance sur quelques-uns des faits que nous venons de rapporter ; ils en prennent occasion d'accuser les croisades en elles-mêmes et l'autorité spirituelle qui les inspira.

Rien de plus inique et de plus déraisonnable que ces accusations. Guerre défensive, s'il en fut, effort légitime de la société chrétienne contre le fanatisme envahissant de la société musulmane, conséquence bien naturelle de la charité qui unissait les uns aux autres les divers membres du grand corps chrétien, les croisades étaient non-seulement justes, elles étaient nécessaires.

Malheureusement, comme toutes les entreprises humaines, les croisades furent exécutées par les mains des hommes, c'est-à-dire des êtres imparfaits.

Mais cela ne change en rien la justice de la cause pour laquelle s'armaient les croisés.

J'ajoute que le résultat lui-même ne fut point aussi déplorable qu'il peut paraître au premier coup d'œil.

La puissance musulmane éprouva un véritable et sérieux échec. Et qui sait si ces milliers de croisés qui tombèrent sur les champs de la Palestine ne furent pas la rançon de l'Europe, le sang pur, ou du moins purifié, qui empêcha nos pères de tomber, comme les Grecs, sous le joug avilissant de Mahomet?

(A Continuer)

LA MÈRE

Marie de l'Incarnation,

PAR

L'Abbé P. F. RICHAUDEAU,

Aumônier des Ursulines de Blois.

CHAPITRE XII.

(Suite.)

On serait tenté de croire néanmoins que cette sévérité de la justice n'était souvent alors que pour la forme. Le gentilhomme, ne l'ignorant pas, se contenta de disparaître pendant quelque

temps, juste, autant, qu'il lui en fallait pour faire agir ses amis à la Cour, et obtenir sa grâce, ce qui ne fut pas long. Gaston, duc d'Orléans, et comte de Blois, alors lieutenant-général du royaume, lui accorda sa protection et tout fut fini.

Dans ces entrefaites, la jeune fille perdit sa mère par un accident funeste, mais dont nous ne connaissons pas la nature. Voici ce qu'en dit la Mère de l'Incarnation dans une lettre à sa nièce, datée du 14 septembre 1643 :
 « Ma très-chère et bien-aimée fille, la paix et l'amour de Jésus soient l'unique joie de votre cœur. Je veux croire que la grande affliction que vous avez de la perte de votre bonne mère, arrivée par un accident si funeste, est cause que j'ai été privée cette année de vos lettres. Je ne laisse pas de vous écrire pour vous témoigner que je compatis beaucoup à votre perte et aux angoisses que vous avez souffertes et que vous souffrez encore par suite de ce coup terrible. Voilà, ma chère fille, comme vont les affaires du monde. Votre bonne mère en a bien souffert ; puis la voilà morte, et j'ai quasi vue mourir en vous mettant au monde. Depuis, il semble qu'après Dieu son plus tendre amour était pour vous. Ce qui vous est arrivé, ainsi qu'à elle, n'est point arrivé par hasard.

Dieu l'a permis pour votre sanctification, et afin de vous sauver par des voies extraordinaires que vous ne prévoyiez pas. Il importe beaucoup d'ouvrir les yeux sur cette conduite de la Providence. La vanité aveugle un grand nombre de filles de votre âge qui, s'y laissant emporter, se privent elles-mêmes par leur faute des grâces que la divine bonté leur voulait faire.

“ J'ai fait dire beaucoup de messes et fait beaucoup de communions pour le repos de l'âme de votre bonne mère. Encore à présent je ne cesse point de l'offrir à Dieu, et je voudrais avoir assez de mérites pour accroître sa gloire dans le ciel. Retenez ce que vous avez remarqué de vertus en elle durant sa vie, afin de l'imiter. Elle a tant fait dire de messes, tant paré d'antels, tant fait d'aumônes et tant délivré de prisonniers ; elle a tant revêtu de misérables réduits à la nudité ; et enfin elle a tant fait d'œuvres de miséricorde et de charité que c'est admirable. Je le sais, car elle se servait de moi afin que tout se fit plus secrètement. ”

C'est là, on ne peut le nier, un magnifique éloge d'une femme du monde, éloge par les œuvres ; il est toujours le plus éloquent. *Que ses œuvres la louent devant le public*, dit le Sage en parlant de la femme forte. Tels sont les

fruits que produit dans les âmes la foi dont les parents chrétiens savent pénétrer les enfants dès leurs premières années. On vante la multitude des œuvres généreuses qui se font aujourd'hui, et je reconnais que ce n'est pas sans motif, car il se fait du bien, et beaucoup ; mais est-il un grand nombre de personnes, même riches et pieuses, qui en fassent autant que cette femme du XVII^e siècle ? Peu s'en est fallu néanmoins que tout ne fût resté ignoré pour toujours. Combien d'autres fruits de la piété chrétienne qui ne seront connus qu'au grand jour des révélations !

Il est probable que la vénérable Mère fait allusion à toutes ces bonnes œuvres, lorsqu'elle dit dans une lettre du 16 août 1644, en parlant de sa nièce qui venait d'entrer au noviciat des Ursulines, comme nous le verrons plus loin : “ Elle n'est venue au monde qu'après un grand nombre de vœux, de prières et de bonnes œuvres, pratiquées pour la demander à Dieu. Elle a aussi été offerte à la Sainte Vierge, qui, possible la veut donner pour épouse à son Fils, après l'avoir retirée des tromperies du monde. ”

La pauvre enfant se trouvait dans une position des plus fâcheuses, par suite de la mort de sa mère ; mais une pieuse dame la prit chez elle et voulut lui ser-

vir de tûtrice, la traitant comme une de ses propres filles. Son mari, qui était l'un des magistrats de la ville de Tours, se chargea des affaires d'intérêt de l'orpheline.

Cette immense fortune, dont elle se trouvait désormais en possession, enflamma plus vivement encore la cupidité du ravisseur. Il eût l'audace de dire au duc d'Orléans "que cette jeune personne était sa femme, que pour des raisons qu'il ne pouvait comprendre, un juge qui eût dû être le premier à défendre ses droits, la retenait injustement dans sa maison, et qu'il priait Son Altesse de la lui faire rendre. Gaston, avec toutes les qualités d'un bon bourgeois, eût été un excellent homme et un bon chrétien dans une condition commune, mais il était loin d'avoir une capacité et des talents en rapport avec son élévation. Il eut donc la faiblesse de se laisser tromper par un jeune mauvais sujet et il écrivit en sa faveur au magistrat. Celui-ci craignit probablement de n'être pas assez fort pour pouvoir résister à la seconde personne du royaume, comme on disait alors. Mais, en même temps, ne croyant pas pouvoir, sans la rendre coupable devant Dieu, abandonner une jeune fille innocente à la cupidité d'un misérable qui ne méritait que le dernier supplice, dit

Claude Martin, il engagea sa pupille à se retirer pour quelque temps dans un couvent, afin de se mettre en sûreté contre toute nouvelle tentative d'enlèvement.

N. B.— Cet épisode historique, qui prend un intérêt de plus en plus palpitant, devra intéresser sans doute au plus haut point l'attention de nos lectrices.—

REDACTION.

(A continuer.)

Maximes et Pensées.

La première et la plus rare des qualités sociales est l'abnégation de soi-même.

Le monde est rempli de gens qui savent concilier la haine des abus qui leur nuisent avec l'amour des abus qui leur servent.

La plupart des hommes sont plus capables de grandes actions que de bonnes.

Il semble qu'il n'y ait pour les hommes d'actions honteuses que celles dont on peut les convaincre.

Ne faites pas vous-même ce qui vous déplaît dans les autres.

On ne fait jamais ni tout ce qu'on peut, ni tout ce qu'on veut.

LA GAZETTE DES FAMILLES.

Ottawa, 15 Mai 1878.

Les Armes de Léon XIII.

Les armoiries du nouveau Pape, Léon XIII, que nous donnons en tête du présent No. à la place de celles de Pie IX, nous semblent être significatives et renfermer dans leur symbolisme quelques leçons. Sur champ d'azur (bleu) se dresse un peuplier (*populus*) de sinople (vert); lequel paraît fixé au champ de l'écu par une banderolle d'argent posée en bande, c'est-à-dire en travers; comme pour indiquer que le peuple, dont cet arbre est l'emblème, a besoin d'être maintenu par les liens de la religion et des lois.

La religion est symbolisée par une étoile posée en chef et à dextre, c'est-à-dire en haut et du côté droit de l'écu lui-même, et par conséquent à la gauche de qui le regarde. N'est-ce pas le *lumen in celo* annoncé par la prédiction célèbre du prêtre Malachie? Ce qui figure l'empire des lois, ce sont deux fleurs de lis, emblème de tout ce qui est juste et bon, dont le peuplier est accosté en pointe, c'est-à-dire qui sont placées en bas de l'écu, des deux côtés de l'arbre, un peu au-dessus de la champagne, ou ter-

rain qui supporte ce peuplier. La lumière de la foi éclairant les peuples du haut du ciel, et les fleurs de lis, emblème des lois, régnant sur la terre; les armes des Pecci ne sont pas de nature à nous déplaire.

Les personnes qui attribuent une grande importance à la prophétie de saint Malachie, mort archevêque d'Armagh (Irlande), en 1148, — prophétie dont l'authenticité est douteuse, mais qui a justement acquis une assez grande autorité par plusieurs coïncidences frappantes, — se préoccupaient de la façon dont se vérifierait la devise attribuée au successeur de Pie IX; *Lumen in celo*, la lumière dans le ciel. Il faut avouer que les armes du cardinal Pecci l'ont vérifiée d'une manière aussi satisfaisante qu'on n'attendue.

Pour satisfaire la curiosité des lecteurs, nous donnons les devises concernant les neuf Papes qui succéderont à Léon XIII:

Ignis ardens, le feu ardent.

Religio depopulata, la religion dépeuplée.

Fides intrepida, la foi intrépide.

Pastor angelicus, le pasteur angélique.

Pastor et miles, le pasteur et le soldat.

Flos florum, la fleur des fleurs.

De medietate luna, de la moitié de la lune.

1910 *De labore solis*, du travail du soleil.

201 *De gloria olivæ*, de la gloire de l'olive.

210 "Là s'arrêtent les dévies de la prophétie attribuée à saint Malachie.

L'opinion commune de ceux qui regardent la prophétie comme authentique, est qu'il n'y aura, après Léon XIII, jusqu'à la fin du monde, que dix papes, dont Pierre, II serait le dernier; nous devons faire remarquer que les termes mêmes de la prophétie n'indiquent pas nécessairement cette conclusion.

Maintenant, pour en revenir à Léon XIII, *Lumen in celo*, nous dirons qu'on le regarde généralement comme le *Grand Pape* dont il est question dans plusieurs prophéties modernes, et dont le pontificat doit concourir avec le règne du *Grand Monarque*. Ce pontificat et le suivant occupent une large place dans l'interprétation de l'*Apocalypse* faite par le pieux et savant Holzhauser.

M. l'abbé Cucherat, qui a écrit tout un savant livre sur la *Prophétie de la succession des Papes*, rappelle à ce propos le *Mirabilis liber*, imprimé au commencement du XVI^e siècle, et dans lequel se trouve une prophétie très-remarquable de saint Césaire, archevêque d'Arles au VI^e siècle, prophétie dont le fragment suivant se trouve cité, à l'article

Césaire, dans le *Dictionnaire Historique* de Feller.

"Mais après des misères si grandes et si multipliées, que les créatures de Dieu en tomberont presque dans le désespoir, des restes échappés de la persécution de l'Eglise, il sera tiré, par la volonté de Dieu, un Pape qui reformera tout l'univers par sa sainteté et ramènera à l'ancienne manière de vivre des disciples du Christ tous les ecclésiastiques; et tous le respecteront à cause de sa sainteté et de ses vertus. Il prêchera partout nu-pieds et ne craindra point la puissance des princes; d'où vient que, par sa vie laborieuse, il les ramènera de leurs erreurs au Saint Siège, et il convertira presque tous les infidèles et surtout les Juifs.

"Et ce Pape sera secondé par un empereur, homme très-vertueux, qui sortira des restes du sang très-saint des rois des Français, qui l'aidera et lui obéira en tout ce qui sera nécessaire pour réformer l'univers.

"Sous ce Pape et cet Empereur, tout l'univers sera réformé, parce que la colère de Dieu s'apaisera. Ainsi il n'y aura plus, dans le monde, une autre manière de vivre. Tous les hommes auront le même esprit et s'aimeront les uns les autres. Cet état de paix durera pendant de longues années.

"Mais après que le siècle aura

été réformé, il paraîtra plusieurs signes dans les cieux, et la malice des hommes se ravallera. Ils retourneront à leurs anciennes iniquités, et leurs crimes seront encore pires que les premiers. C'est pourquoi Dieu amènera et avancera la fin du monde; et voilà la fin."

Les amateurs de prophéties pourront voir les rapports entre celle que nous venons de transcrire et les diverses devises des Papes que nous avons données plus haut. Nous les renvoyons, pour le reste, au livre de M. l'abbé Cucherat, qui ne manquera pas de les intéresser. N'oublions pas, d'ailleurs, qu'à côté de ces prophéties plus ou moins authentiques, il y en a une dont la certitude suffit à notre foi et à notre constance : *Les portes de l'enfer ne prévaudront pas... je serai avec vous jusqu'à la fin des siècles.*

Bulletin de l'Union Allat.

Hommage rendu au catholicisme, spécialement aux femmes catholiques par les protestants.

Nous trouvons dans le *Monde* de Paris, sur le mouvement catholique dans les Etats Unis, des renseignements bien propres à ranimer la foi et à fortifier la confiance que nous devons avoir dans le triomphe universel de la sainte Eglise romaine.

A New-York, une congréga-

tion qui promet beaucoup, s'est formée seulement de *convertis*. C'est la congrégation des Paulistes : "De même que le christianisme, à son origine, séduisait les belles intelligences du paganisme, de même le catholicisme attire aujourd'hui ce que le protestantisme possède de bon, de noble, d'élevé par le cœur et l'intelligence.

Les ministres protestants que le fanatisme n'a aveuglé pas entièrement reconnaissent que leur dernière heure approche : il faut redevenir catholiques ou descendre dans la barbarie.

Dernièrement, un prédicant de Massachussets se plaignait amèrement de la dépravation qui gagnait les populations de la Nouvelle-Angleterre. Et pourtant c'était le sanctuaire des puritains ; mais les fruits de leur doctrine étaient l'immoralité, le divorce, l'anéantissement de la famille, l'insubordination des enfants, le matérialisme le plus effrayant.

Un autre ministre, le Dr Ewer, de l'Eglise épiscopaliennne, vient de jeter le cri d'alarme. Dans une suite de conférences tenues dans l'Eglise du Christ à New-York, il annonce ouvertement que le protestantisme est une non-réussite (*a failure*) ; il le prouve d'une manière irrésistible, et engage ses coreligionnaires à bien peser ses arguments. Les malheurs du temps, le progrès de la démoralisation

sensation des masses, de l'infidélité
 qui envahit le pays; il ne les at-
 tribue pas; ainsi que le font d'au-
 très ministres, aux catholiques,
 mais aux protestants eux-mêmes.
 Son langage est plein de tristesse;
 il découvre les plaies hideu-
 ses de sa secte, et il ne sait où en
 trouver le remède. Il ne déclame
 point contre les catholiques; loin
 de là, il admire le bien qui se
 fait chez eux; il envie leurs éco-
 les, leurs hospices, leurs chari-
 tables institutions, mais il ne
 pousse pas ses auditeurs à entrer
 dans la barque de Pierre. Non, le
 Révérend Ewer est encore trop
 plein de préjugés contre Rome.
 Il voudrait simplement revenir
 au catholicisme des premiers
 jours. "Le protestantisme s'en
 va: c'est un fait indéniable,"
 dit-il. Combien peu fréquentent
 les Eglises! combien deviennent
 sceptiques, infidèles! Que
 reste-t-il des anciennes croyan-
 ces? Tous les dogmes ont été
 successivement rejetés. Les
 aïeux étaient calvinistes pres-
 bytériens; les pères étaient
 congrégationalistes, les fils
 étaient unitariens, les petits-
 fils seront parkeristes et infidè-
 les. Les rationalistes, les ritua-
 listes, les catholiques ont enco-
 re au monde, une raison
 d'être; les protestants n'en ont
 point ils n'ont pas un point
 d'arrêt. La Bible n'est plus un
 livre divinement inspiré, et la

raison de la foi, c'est un livre
 humain; que chacun interprète
 à sa façon.

Le Dr Ewer déclare que le pro-
 testantisme "est incapable de sa-
 tisfaire aux besoins des masses :
 il n'aboutit qu'à l'individualis-
 me." La charité s'est refroidie
 dans les cœurs; l'orgueil,
 l'égoïsme ont pris sa place; si
 l'on donne c'est d'une manière
 pharisaïque. *Les pauvres ne sont
 pas évangélisés; il n'y a pas de
 place pour eux dans les somptu-
 euses églises protestantes.* Bien
 pis que cela, les femmes dont
 le rôle est si grand, si utile
 chez les catholiques, sont ex-
 clues de toute participation aux
 œuvres religieuses dans le pro-
 testantisme. Elles n'ont aucune
 influence dans la famille; elles
 n'ont pas de place dans l'Egli-
 se; elles ne se dévouent pas à
 l'éducation des enfants, à la
 visite des pauvres, des prison-
 niers et des affligés. L'Eglise
 catholique doit une grande par-
 tie de ses conquêtes à la coopé-
 ration des femmes, aux Sociétés
 de Saint Vincent-de-Paul et au-
 tres du même genre. Si nous
 sommes faibles, dit-il, c'est que
 nous avons rejeté ce puissant
 élément de force."

Les conférences du Rev. Dr
 Ewer ont causé une profonde
 sensation parmi les diverses sec-
 tes. On ne peut réfuter ces argu-
 ments, et cependant l'on ne veut

pas se décider à prendre le seul moyen possible de remédier à tant de maux. Un journal protestant commente les paroles du Docteur ; il conclut en disant que le meilleur est de battre en retraite. Le protestantisme ayant si complètement échoué, dans son but de réforme, que lui reste-t-il à faire sinon de revenir au point de départ ? Il n'a plus aucune raison d'être, si ce n'est sa haine contre Rome. C'est là ce qui rallie encore quelques sectes ; mais Rome se fait connaître par ses bonnes œuvres ; c'est la patrie des beaux arts, des lettres, des sciences, de la bonne éducation, des fortes études, en un mot, c'est le seul foyer lumineux dans la nuit ténébreuse qui couvre le monde.

Espérons que les protestants de bonne foi ne tarderont pas à retourner au giron de cette excellente mère, que leurs ancêtres eurent tort d'abandonner. Quant à ceux de mauvaise foi, qui ne se servent du mot religion que pour contenter leurs intérêts, nous les laisserons faire chorus avec les mauvais catholiques. Ils sont faits pour s'entendre.

Les Théâtres.

Voici l'opinion du journal, *La France*, sur le Théâtre à Paris.

« Jusques à quand, dit le journal de M. de la Guéronnière, souf-

frirons-nous que l'art dramatique roule sur la pente fatale de la décadence et de la démoralisation ? Est-ce que l'heure n'est pas venue d'organiser enfin de toutes parts une croisade contre la dégradation morale où semble se complaire le théâtre ? On disait jadis avec fierté de la scène française qu'elle était une grande école de mœurs, de patriotisme et de généreux sentiments. Elle restait toujours fine, délicate, digne d'un peuple justement renommé pour son esprit, sa courtoisie et sa civilisation élevée.

« Aujourd'hui, c'est dans les plus basses trivialités du vocabulaire et des manières des halles qu'elle cherche des effets malsains, habiles à exciter les bravos nous ne savons de quel public blasé et corrompu. Ces spectacles attirent et passionnent les Français de la décadence, comme les nudités du cirque païen attiraient et passionnaient les Romains du césarisme.

« Il n'est plus possible à une femme honnête d'assister à ces dégoûtantes exhibitions ; il n'est plus possible d'y conduire une jeune fille, sous peine de flétrir cette âme candide à la vue de ces turpitudes. Le théâtre moderne fait parade du sensualisme le plus abject et du matérialisme le plus effréné.

« Ce n'est pas seulement ici la cause sacrée de la famille, ce n'est

pas seulement celle de la morale éternelle que nous défendons, c'est celle de l'art. Oui, le génie national s'éteint dans l'orgueil littéraire qui se vautre depuis quelques années sur la scène française. Le culte de l'idéal est abandonné pour l'adoration de la forme plastique dans ce qu'elle a de plus abaissé, et l'on peut à peine compter des esprits incorruptibles qui refusent de sacrifier au dieu du jour et d'immoler la morale et la raison pure sur l'autel des passions viles.

On pourrait en dire autant du théâtre que les Compagnies anglaises ont fait à Ottawa, et trop souvent patronisé par les catholiques des deux langues.

Le colonel Paqueron.

Quelques traits de son admirable vie.

Nous sommes en 1845. Le colonel, encore jeune, assiste à l'agonie de la femme qu'il aime tendrement, et la prépare à mourir, et comme le docteur, trop peu soucieux des destinées éternelles, lui reprochait de laisser connaître à la malade son véritable état : "Etes-vous sûr, docteur, lui répondit-il, qu'il eût été encore temps demain ? Sa communion n'eût-elle pas été une cérémonie purement extérieure. J'ai voulu qu'elle reçut Dieu avec toute

sa foi et tout son cœur. Je ne connais du reste, le courage de ma chère femme, et je n'ai fait, aujourd'hui que me montrer digne d'elle, en comptant sur ses nobles qualités." Quel exemple pour beaucoup de chrétiens croyants, mais qui reculent devant les grands devoirs que leur impose la maladie de leurs parents !

Après son veuvage, le colonel, parlant de sa douleur, exprime cette forte pensée que l'on oublie trop souvent :

"L'essentiel ici-bas n'est pas d'avoir une existence agréable mais de rendre cette existence utile ; celui qui ne sait pas mettre à profit son temps et ses forces pour se rendre meilleur et faire du bien à ceux qui l'entourent, est complètement indigne de vivre." Cette force, M. Paqueron, la puisait à la vraie source, c'est-à-dire dans la religion et surtout dans la communion.

Plus tard, s'adressant à son fils, qui entre à l'École polytechnique : "Arbore ton drapeau tout de suite, lui écrit-il, afin que l'on sache qui tu es. Il faut qu'après quarante-huit heures aucun de tes camarades n'ait un doute à ton sujet et n'ait à demander ce que tu penses. C'est l'unique moyen d'éviter les positions fausses et les engagements équivoques. Sois chrétien simplement, mais franchement ; pas de faiblesse honteuse, car quand on a l'honneur d'être chrétien, il ne s'a-

git pas de se faire pardonner ou tolérer, mais bien de se faire respecter. *FRANC SVOITUTIT?*

Un jour, à Paris, un officier général de ses amis le prie de vouloir bien l'accompagner au théâtre. "Volontiers," dit le colonel, ayez l'extrême bonté d'entrer avec moi dans une maison où j'ai affaire pour cinq minutes. Ils montent dans un mauvais réduit où une pauvre famille, composée de la mère et de cinq enfants, pleurait près du lit d'un père depuis longtemps malade. La scène était attendrissante: "Si vous laissiez ici l'argent du spectacle, dit M. Paqueron à son ami. —Allons, c'est un traquenard de votre façon, répliqua celui-ci, inutile d'essayer d'en tirer la patte." Et lui remettant la pièce d'or dans la main: "C'est à Notre-Dame des Victoires que nous allons conter ça, n'est-ce pas?" Peu de jours après, le général mourut subitement.

Avant de mourir, le colonel alla faire un pèlerinage à Rome; durant son séjour, il se rendit une fois à une réunion d'officiers.

"Imaginez, écrit-il, que j'ai failli faire l'autre jour une scène dans une réunion d'officiers français; ces messieurs plaisantaient, et vous savez bien que je sais rire, mais ils ont eu la fantaisie de faire les beaux esprits, raillant le gouvernement pontifical; j'ai essayé de me taire, puis j'ai éclaté. Messieurs, leur ai-je dit, vous êtes ici, au nom de la

France, pour protéger l'autorité du Pape, et vous l'y détruisez; ce que vous faites est une trahison! Un coup de tonnerre n'eût pas fait plus d'effet; ils ont mordu leur mousetache et gardé le silence."

Puissent, à l'exemple de ce vénéré colonel, tous les chrétiens, élever toujours la voix lorsque le bien est outragé, car s'ils savaient se faire entendre sans faiblesse, ils gagneraient certainement bien des cœurs.

Jardins.

Voici un moyen de détruire les herbes dans les allées d'un jardin. Faites bouillir dans une chaudière de fer 50 litres d'eau avec 5 kilogrammes de chaux et un kilogramme et demi de soufre en poudre. Laissez bouillir quelque temps en agitant le mélange; lorsque le liquide est refroidi, on l'étend de deux fois son poids d'eau, et l'on arrose les allées, les cours qu'on veut débarrasser des herbes.

Locution Proverbiale.

Il faut découvrir et non déchirer l'amitié. — Mot de Caton l'Ancien, rapporté par Cicéron.

C'est quelquefois un malheur nécessaire de renoncer à certains amis; alors, il faut s'en éloigner sans aigreur ni brusquement, et faire voir qu'en se détachant de l'amitié on ne veut pas la remplacer par l'animosité.

Abonnements payés.

Nous accusons réception du prix de l'abonnement à la *Gazette des Familles*, de la part des personnes dont les noms suivent, savoir :

- Pour l'année 1877 :
- MM. B. Durepentigny, Hull, \$0.60
 - C. Guérin, do 0.60
- Pour l'année 1878 :
- Rev. M. Théberge, Bartibog, 1.00
 - Revd. Pères Oblats, Hull, 1.00
 - MM. S. Dupuis, do 0.50
 - N. Gallant, do 0.50
 - C. Guérin, do 0.50

[9e Année.]

LA
GAZETTE DES FAMILLES

Revue Religieuse, Littéraire et Agricole.

Recommandée par NN.SS. l'Archevêque de Québec, les Evêques de Montréal, d'Ottawa, de Rimouski, des Trois-Rivières, de Sherbrooke et de St. Hyacinthe.

Cette Revue, spécialement destinée aux familles, paraît les 1er et 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages, double colonne, formant à la fin de l'année un magnifique volume de 383 pages de matières des mieux choisies et propres à l'instruction de la famille et à charmer ses loisirs.

Mr. l'Abbé E. GUILMET en est le Rédacteur-en-chef.

ABONNEMENT : Canada... \$1.00 par année.
Etats-Unis. 1.10 do.
Europe..... 1.50 do.

On s'abonne chez tous les maîtres de poste, et aussi par lettre adressée à Mr. l'Administrateur de la *Gazette des Familles*, à Ottawa.

Nous sommes en mesure de pouvoir fournir aux nouveaux abonnés toutes les livraisons parues durant l'année de 1877, à raison de \$1.00.

HISTOIRE
DES
INSTITUTIONS CHARITABLES

DU
CANADA.

Depuis leur Fondation jusqu'à nos jours.

Cet Ouvrage, en cinq volumes, est publié par livraison de 150 pages, et le prix est de \$1.00 par livraison, les frais de Port compris.

Cet Ouvrage est approuvé par la plupart des Evêques du Canada. La 1^{re} Livraison est, maintenant, en vente au Bureau du *Foyer Domestique*, à Ottawa, qui est le seul dépôt pour la vente de cet Ouvrage.

S'adresser, par lettre, à
STANISLAS DRAPEAU.

LE PAPE LÉON XIII

Élu par le Conclave comme le digne successeur de Pie IX.

Le Pape Léon XIII est de haute taille, avec une tête superbe, le front haut et gracieux, et une physionomie ouverte. Pour la science, le tact, la dignité, l'énergie, l'affabilité et la piété sincère, le Sacré Collège ne pouvait trouver un plus digne successeur au regretté Pie IX, que le Cardinal Pecci.

Afin de répondre aux nombreuses demandes du public, nous nous sommes procuré un

SUPERBE PORTRAIT

DE

Notre St. Père Léon XIII

Grandeur 12 x 14, copies duquel nous nous proposons d'offrir en vente presque au prix coûtant. Toutes les familles devraient l'avoir en leur possession. Les gravures seront expédiées soigneusement enveloppées, poste payée, et garantie d'arriver en bonne condition, pour 25 cents chaque, ou 3 gravures à une seule adresse pour 50 cents.

GARRETT & MITCHELL,

Editeurs, Cincinnati, O.